

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce.

N^o 102

W

AU BRÉSIL

ÉTAT

DE

PERNAMBUCO



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

1912

A 2

*Consulat du Brésil
Cayenne*

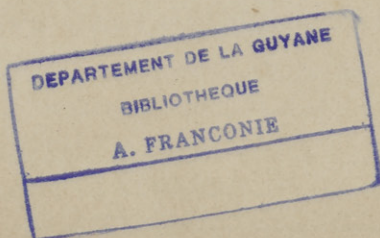
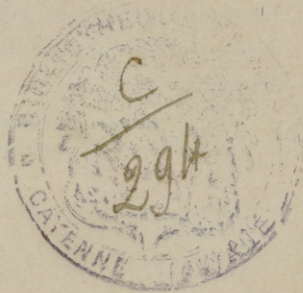
AU BRÉSIL

—

ÉTAT

DE

PERNAMBUCO



DU MÊME AUTEUR

Au Pays de l'Or Noir. Le Caoutchouc du Brésil,

Nouvelle édition, revue. Un volume in-8°, 62 illustrations et 3 cartes, broché. 4 50

Au Brésil. — De l'Uruguay au Rio São Francisco. Pré-

face de M. ÉMILE LEVASSEUR, Administrateur du Collège de France. *Nouvelle édition, revue.* Un volume in-8°, avec 95 illustrations et 9 cartes, broché. 8 50

Au Brésil. — Du Rio São Francisco à l'Amazone. *Nou-*

velle édition, revue. Un volume in-8°, avec 105 illustrations et 13 cartes, broché 8 50

Ouvrages couronnés par la Société de Géographie, prix Bonaparte Wyse (Médaille d'or) et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille Crevaux).

Le Pérou économique. Préface de M. PAUL LABBÉ,

Secrétaire général de la Société de Géographie commerciale. *Deuxième édition.* Un vol. in-8°, avec illustrations et carte, broché 9 »

Ouvrage couronné par l'Académie Française, et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille Pra).

GRE 74

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce

AU BRÉSIL

ÉTAT

DE

PERNAMBUCO



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

1912

INTRODUCTION

Dans un précédent ouvrage intitulé *De l'Uruguay au Rio São Francisco*, nous avons présenté les divers États du sud et du centre du Brésil, visités par nous au cours de la mission que M. le Ministre du Commerce et la Société de Géographie commerciale de Paris avaient bien voulu nous confier. Nous avons pour tâche d'étudier les progrès, les ressources, la situation économique de la grande République sud-américaine, ainsi que d'examiner les méthodes commerciales employées par nos concurrents étrangers dans ce pays. Dans ce second volume, nous donnons un aperçu aussi complet que possible des États du littoral nord et de l'extrême nord, en général fort négligés par les voyageurs et dont on parle fort peu, quoique la plupart d'entre eux méritent d'attirer et de retenir l'attention des Européens par l'importance de leurs ressources et l'avenir qui leur est réservé.

De même que dans la première partie de notre travail, nous avons dû, dans celle-ci, faute de place, systématiquement écarter les anecdotes et menus incidents de voyage, car nous tenons avant tout à fournir le plus grand nombre que nous pourrions de renseignements pratiques. Notre itinéraire comportait la descente du rio São Francisco qui nous offrait des régions tout à fait neuves, jusqu'à Joazeiro, dans le nord de l'État de Bahia. L'accident déplorable (1) qui coûta la vie à notre regretté compagnon de voyage M. Ernest Dubosc, ingénieur agronome, survenu près de

(1) Voir : *De l'Uruguay au rio São Francisco*, page 429.

Pirapora, sur les rives du São Francisco, nous obligea à changer notre itinéraire. Nous revinmes donc vers la côte, ce qui nous permit de visiter l'État d'Espirito Santo qu'il eût été regrettable de négliger, pour continuer par les États de Bahia, Sergipe, Alagoas, Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara, Piahy, Maranhão, Pará et Amazonas.

On a souvent dit, à tort, que seule la partie centrale et méridionale du Brésil était habitable pour des Européens. C'est là une erreur : erreur tellement répandue, qu'elle a cours même à Rio de Janeiro, si bien que tous les efforts toutes les largesses vont de préférence vers le Sud, où l'on peut escompter des résultats plus rapides, pendant que les États du Nord sont tant soit peu négligés. Cette conviction vient de ce qu'on visite peu ces États qui conservent, par tradition, la mauvaise réputation qui leur a été faite sur la foi de relations écrites un peu à la légère, il y a fort longtemps.

Dans tous ces États, l'Européen peut parfaitement s'acclimater et vivre en bonne santé, principalement dans ceux de Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara. Nous avons trouvé dans ces États, dans leurs capitales surtout, une population européenne relativement nombreuse, et en proportion, autant de Français que dans certaines villes du Sud plus favorisées. Dans l'Amazonie, à laquelle on se plaît à faire une réputation d'insalubrité des plus exagérées, nous avons rencontré en bonne santé des compatriotes qui habitaient le pays depuis plus de vingt ans ; nous y avons nous-même séjourné trois fois sans jamais avoir été malade. La fièvre intermittente ou paludéenne, qui sévit à l'état endémique sous des formes plus ou moins bénignes sur les rives boisées de certains cours d'eau de l'intérieur ou sur quelques parties marécageuses du littoral, ne suffit pas pour faire déclarer insalubre une région tout entière. D'autant plus, que la fièvre atteint principalement les individus qui abusent des boissons alcoolisées tout en s'alimentant d'une façon insuffisante ; il suffit le plus souvent à l'Européen de quelques mesures d'hygiène pour rester indemne de tout paludisme.

On a dit, également à tort, que dans ces mêmes États le

travail manuel était interdit aux Européens, qu'ils ne pouvaient ni s'acclimater, ni travailler, qu'ils ne doivent être là, qu'éducateurs ou chefs. Certes! ce rôle leur convient mieux, mais partout, nous avons vu des Européens travailler comme en Europe sans tenir compte des heures de canicule, ce qui est certainement une imprudence. Même dans les régions réputées insalubres, telles que les rives du rio Madeira dans la partie où l'on construit le chemin de fer du Madeira au Mamoré, dans ces forêts où le remuement des terres occasionne pourtant la fièvre paludéenne, ce sont les ouvriers italiens et espagnols qui fournissent aujourd'hui la meilleure main-d'œuvre.

Espirito Santo, malgré sa petite superficie, mais grâce à la grande fertilité de son sol et à la considérable valeur de ses forêts; Bahia, avec ses magnifiques plantations de cacaoyers et de tabac, ses richesses minérales si variées; Pernambuco avec ses immenses champs de canne à sucre, ses multiples raffineries qui approvisionnent de sucre presque tout le Brésil, ses plantations de coton, sont à notre avis les États les plus riches et les plus susceptibles d'un développement prochain. Toutefois nous avons trouvé que ces États, comme leurs voisins d'ailleurs, avaient bien peu progressé pendant ces dernières années. La construction de ports et de quais de débarquement à Victoria, Bahia et Pernambuco (ces deux derniers en construction), va heureusement, dans un avenir prochain, changer la face des choses en fournissant à ces États un outillage commercial moderne qui augmentera et facilitera grandement leurs transactions.

Depuis Bahia, pourvu d'une baie splendide, les États du nord du Brésil semblent en général se ressentir du manque de bons ports, alors que ceux-ci sont si abondants au sud. Ce fait est d'autant plus regrettable, que la vie de tous dépend directement de la mer. On peut en quelque sorte, pendant un certain temps encore, considérer ces États comme autant d'îles virtuelles, chacune isolée du reste du pays, d'un côté par la mer, et de l'autre par le sertão (1) inculte et inex-

(1) Mot signifiant : terre de l'intérieur peu explorée et peu exploitée.

plaité. Le littoral est le poumon de ces États ; par là, ils respirent la brise forte de l'Océan qui leur permet l'échange de leurs produits et la communication avec le monde extérieur.

La fondation de la plupart de ces ports, que l'on ne choisirait plus aujourd'hui, date de l'époque coloniale, où en raison des petits navires au faible tirant d'eau employés, la navigation au long cours se contentait de n'importe quelle rivière pour lui servir d'abri. C'est ainsi que furent constitués les ports d'Aracajú (Sergipe), Parahyba, du Rio Grande do Norte, de Ceara, Piahy, Maranhão, etc. Ce dernier est toutefois le port le plus sûr, le plus abrité, celui qui pourrait rendre le plus de service de toute la côte nord, si les sables amenés par l'Océan ne diminuaient pas chaque jour sa profondeur.

Le peu de progrès réalisés par certains États, est certainement dû au trop grand nombre de nègres qui s'y sont concentrés après l'abolition de l'esclavage ; Bahia, Maranhão, Pernambuco et Rio, particulièrement les deux premiers, sont ceux où il en existe le plus. Grâce à la douceur du climat et à la fertilité prodigieuse du sol qui leur donne, presque sans travail, les quelques fruits, bananes, patates, et le manioc nécessaires à leur alimentation, ils peuvent paresser tout à leur aise, et, par leur indolence, retardent le développement du pays.

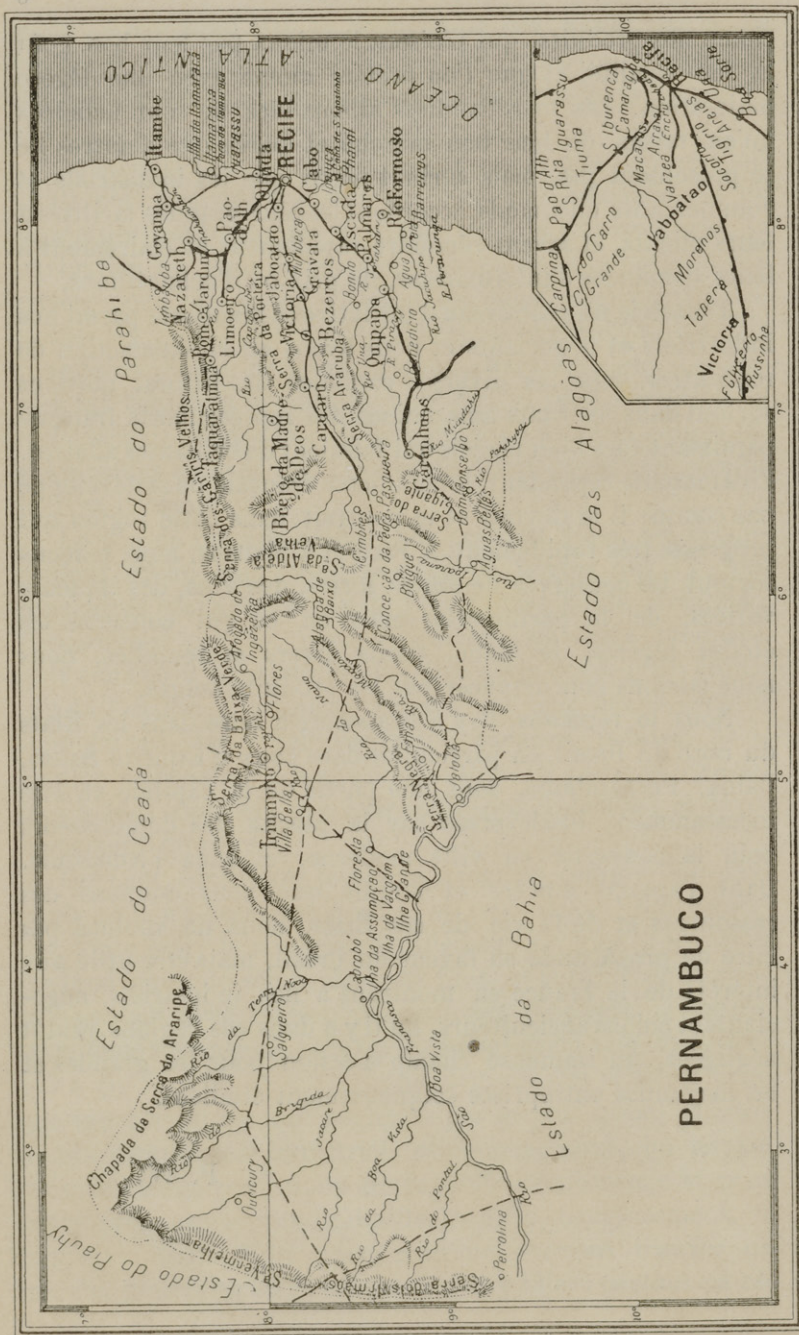
On peut considérer toutes ces régions comme des pays neufs où il y a beaucoup à faire, où tout capital, toute énergie, toute activité trouveront utilement à s'employer. Après quelque temps de séjour dans ces États et surtout après avoir pris contact avec cette population aux éléments si variés, nous nous sommes de plus en plus convaincu que, malgré ce qui a pu être dit et écrit, nous visitons des contrées presque ignorées et surtout négligées par le plus grand nombre de nos capitalistes, industriels et commerçants ; un terrain presque vierge pour notre propagande commerciale et pour notre propagande intellectuelle, laquelle, heureusement, se fait sans nous. Nulle part, nous ne pouvons trouver un marché plus favorable ; encore faut-il y aller : partout on ré-

clame nos produits, qui plaisent le mieux par leur bon goût et leur qualité, et que l'on préfère même avec une légère majoration. Les marchandises allemandes ne sont achetées qu'en raison de leur bon marché et parce que d'autres ne se présentent pas, mais surtout parce que les industriels et commerçants allemands accordent les plus grandes facilités à leurs clients, et savent répondre rapidement et clairement à leurs demandes d'informations, de prix ou d'échantillons.

Toutefois un renouveau d'initiative se manifeste parmi nos industriels et négociants et nous avons eu la satisfaction de rencontrer dans les diverses capitales du littoral nord, et surtout dans les États amazoniens des représentants français paraissant fort bien choisis qui faisaient de brillantes affaires. En Amazonie cependant, le commerce français ne se développe pas comme il le devrait et le pourrait dans cette région qui progresse très rapidement. A Pará et à Manaus, nous plaçons surtout des conserves de toutes sortes, des vins, des liqueurs variées, de la parfumerie, mais en ce qui concerne les étoffes légères, le blanc, tissus divers et dentelles, nous nous laissons concurrencer par les produits belges.

Nous le répétons, il y a beaucoup à faire dans les États du nord du Brésil, en particulier dans ceux d'Espirito Santo, Bahia, Pernambuco, dont une partie de la capitale va être incessamment bouleversée par la pioche des démolisseurs pour la convertir en ville moderne, et dans l'Amazonie. Dans l'aperçu sincère et simple que nous donnons des ressources et de la vie de ces États, nous ne voulons pas faire de propagande en faveur du Brésil, mais être utile aux intérêts de la France en montrant à nos industriels, négociants et colons agriculteurs, qu'il y a dans ces régions, plutôt négligées, un immense champ d'action pour les grandes et les moyennes entreprises soigneusement étudiées.

P. W.



ÉTAT DE PERNAMBUCO

Un Etat bien situé, généralités. — II. La matta et le sertão, climat. — III. Le récif. — IV. Recife ou Pernambouc, la « Venise brésilienne », à travers la ville. — V. Transformations prochaines. — VI. Travaux du port. — VII. Situation sanitaire. — VIII. Voies de communication. — IX. Principaux centres, Olinda, Goyanna, Victoria. — X. Cabo, Escada, Limoeiro, etc. — XI. Agriculture et agriculteurs. — XII. Les grandes sucreries. — XIII. Culture de la canne à sucre. — XIV. Méthodes imparfaites, rendement en canne. — XV. Rendement en sucre, production. — XVI. Le coton, industrie cotonnière. — XVII. Budget, exportation et importation. — XVIII. Industries négligées, la pêche. — XIX. Le commerce des fruits, l'abacaxi. — XX. La banane, culture et exportation avantageuses.

I. — S'il est une région du littoral nord du Brésil qui mérite à divers titres d'attirer sérieusement l'attention des Européens, c'est bien l'État de Pernambouc. Non que celui-ci possède des mines nombreuses de métaux précieux, car son sous-sol semble plutôt pauvre, mais à cause de la valeur de ses principaux produits d'exportation, de la densité relative de sa population, de la fertilité inouïe d'une grande partie de son territoire, et surtout à cause de l'importance de son principal port, en même temps sa capitale. Un avenir brillant lui est destiné, grâce à sa situation incomparable.

En effet, de tous les ports du Brésil, celui de Recife (Pernambouc) est le plus rapproché de l'Europe, dont il est séparé par neuf jours de navigation seulement (1), admirablement placé pour le commerce, à proximité de la grande route de navigation que suivent tous les navires passant d'un hémisphère à l'autre. Quelle que soit leur destination, il leur

(1) A neuf jours de Lisbonne et douze jours de Bordeaux.

faut à peine dévier de leur route pour faire escale à Recife. Ce n'est pas seulement un point de relâche commode, ce qui, par suite des progrès de la navigation à vapeur, serait d'une importance secondaire, mais c'est le centre d'exportation d'un Etat qui produit en quantité du sucre et du coton, où on peut introduire avec succès nombre d'autres cultures (ce qui n'a encore été fait que timidement); son commerce prendra un essor considérable dès que les travaux du port en cours d'exécution seront achevés, facilitant l'accostage, le chargement et le déchargement des navires. L'introduction dans l'État de nouvelles cultures d'un écoulement assuré et le perfectionnement des méthodes agricoles et de fabrication, en grande partie fort arriérées encore, peuvent assurer à Pernambuco une très grande activité.

L'État de Pernambouc confine, en limites imprécises, avec cinq États : au Nord, avec le Parahyba et le Ceara; à l'Ouest avec Piauhy; au Sud avec Alagoas et Bahia. Comme aspect, c'est une bande de terre qui s'enfonce dans l'intérieur de l'Est à l'Ouest, entamée au centre par une courbe du São Francisco qui le sépare de Bahia sur 475 kilomètres. Sa longueur est de 860 kilomètres, avec des largeurs variant entre 150 et 175 kilomètres à l'Est et au milieu, 100 kilomètres au Sud-Ouest, et seulement 30 kilomètres à la base du triangle de son extrémité. Le littoral de Pernambuco, sur lequel se trouve l'île fertile de Itamaraca, s'allonge sur 230 kilomètres environ, en suivant le développement des anses et des criques. Sa superficie totale, de 128.305 kilomètres carrés, le place au douzième rang pour l'importance territoriale. Sa population est évaluée à un peu plus de deux millions d'habitants.

L'île Fernando de Noronha, qui se trouve au large de la côte, à 550 kilomètres Nord-Est de Recife et à 350 kilomètres du cap São Roque, appartient à l'État de Pernambuco. Cette île, qui a 15 kilomètres carrés, a servi jusqu'en 1895 de pénitencier au gouvernement; le sol en est très fertile lorsque les pluies n'y font pas défaut, ce qui arrive, paraît-il, assez fréquemment, et il y existe d'importants gisements de phosphates.

II. — Pris dans son ensemble, l'État de Pernambuco se partage en deux grandes zones, inégales, se distinguant par leur degré de fertilité et la direction de leur pente. La première zone, dont la pente va de l'Ouest à l'Est, est la *matta*, ou pays des forêts, qui suit le littoral sur une largeur à peu près uniforme de 60 kilomètres, sauf au Sud où elle s'avance davantage vers l'intérieur. Cette région se compose d'une succession de coteaux couverts de bois, séparés par des vallées fertiles où les eaux sont abondantes et permanentes, les arbres toujours verts. C'est la partie vraiment cultivée et la plus peuplée de l'État. En avançant à l'Ouest, la *matta* dégénère en *catanga* (1), où les grands arbres, toujours moins hauts et moins touffus que dans la *matta* proprement dite, n'apparaissent que par exception. Puis on arrive dans une région qu'on nomme l'*agreste*, celle-ci n'est plus la *catanga*, ce n'est pas encore le *sertão* (2), mais elle l'annonce ; région de végétation plus chétive où les arbres perdent leur feuillage pendant la saison sèche, où le sol est beaucoup moins productif, et où, en raison de l'altitude, le climat est plus agréable.

Cette deuxième zone, le *sertão*, est la plus vaste ; la pente de ses monts s'abaisse du Nord au Sud, perpendiculairement au rio São Francisco ; cette pente se manifeste par une série de serras parallèles entre elles, qui semblent s'arrêter au fleuve, mais quelques-unes en traversent néanmoins le lit, produisant un certain nombre de chutes, cascades et rapides, dont la plus considérable est celle de *Paulo Affonso*. Le relief de ces serras au-dessus des plateaux est peu considérable, 600 mètres en moyenne et 1.100 mètres sur d'autres points. C'est en arrivant à 5 ou 600 mètres d'altitude qu'on trouve le *sertão* proprement dit ; là, plus de beaux arbres, mais des arbustes d'essences différentes, rares, rabougris, perdant leurs feuilles pendant la saison chaude, alors que la plupart des sources tarissent.

(1) Les *catangas* sont des étendues couvertes de bois taillis plus ou moins rabougris.

(2) Région de l'intérieur peu habitée et exploitée, il en est de plus ou moins fertiles.

Comme nous l'avons dit, le sertão de Pernambuco est peu peuplé; toutefois, dans certaines vallées, il se trouve des terrains d'une grande fertilité, comme ceux de la matta, aux arbres toujours verts, où les eaux sont abondantes et constantes, véritables oasis qui reposent un peu la vue de ces contrées brûlées, rivales des plateaux desséchés de Piauhy et du Maranhão qui se prolongent plus loin.

La température de Pernambuco est constamment chaude, humide dans la matta et sèche dans le sertão. Sauf le plus ou moins de sécheresse ou d'humidité, il ne paraît pas y avoir, quant aux degrés de température, de grandes diffé-



RECIFE. — Le port et le récif.

rences entre l'intérieur de l'État et la capitale, où la moyenne pour l'été est de 27°, et pour l'hiver de 25°. Malgré l'égalité incontestable du climat de cet État, il y a quand même un léger écart entre la température diurne et la température nocturne. La température maxima est de 32° l'été pendant le jour et ne descend qu'à 20° pendant la nuit, en plein hiver; la température ne dépasse guère en moyenne 28° en toute saison. Bien qu'il soit tropical, le climat de Pernambuco peut être rangé parmi les plus constants. Dans l'intérieur, le maximum est de 34° sur certains points et de 38° en d'autres. Les pluies ne sont pas très abondantes, surtout dans le sertão, où elles sont réduites de moitié. Quoi-

qu'on en ait pu dire, le climat de la zone orientale de Pernambuco est parmi les climats brésiliens un des plus favorables aux Européens.

Telle est la caractéristique du territoire de Pernambuco.

De Maceio à Recife, la distance n'est que de 106 milles, parcourus en moins de huit heures (généralement en une nuit, à cause de la marée) par les vapeurs du *Lloyd Brasileiro*. Par terre, le trajet est de 282 kilomètres, que l'on franchit en une dizaine d'heures au moyen du chemin de fer « Central de Alagoas » qui s'embranche à União avec le « Sul de Pernambuco », venant de Glycerio.



RECIFE. — Le quai de la Lengüeta.

III. — Situé sur une plaine alluvionnaire assez basse, Recife, plus connu en Europe sous le nom de Pernambouc, qui ne doit être en réalité que le nom de l'État, ne s'aperçoit pas de très loin en mer. Les grands paquebots venant d'Europe ne pénètrent que rarement dans le port ; ils mouillent généralement en rade, en dehors du récif, à une certaine distance de la ville. Là, la mer est toujours plus ou moins houleuse et le débarquement dans des chaloupes offre parfois certaines difficultés ; les voyageurs doivent opérer de véritables tours d'acrobatie pour descendre de l'escalier de coupée dans les barques ou y remonter. C'est au point qu'à certains moments les passagers sont débarqués à l'aide

d'une sorte de panier, ou mieux d'un kiosque en osier muni d'une porte, descendu à l'aide d'un palan. Les paquebots brésiliens et les cargoboats pénètrent dans le port intérieur, formé par le récif qui a donné son nom à la ville, où le chargement et le déchargement s'opèrent plus rapidement et facilement.

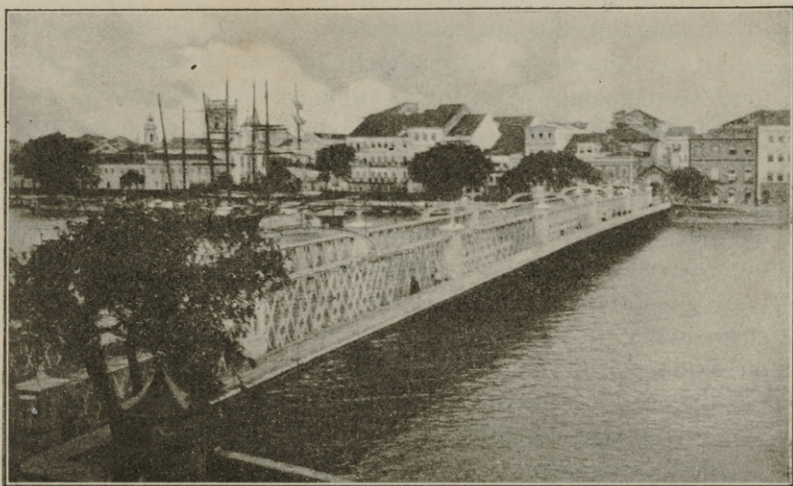
Ce récif curieux consiste en un seul cordon de roche, parfois plusieurs, mais toujours parallèles, qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres sur la côte nord-ouest du Brésil, depuis Alagoas jusqu'à Ceará. La partie de ce récif, qui forme le port de Recife (Pernambouc), est une digue, ou jetée naturelle de grès à gangue calcaire s'étendant en ligne droite sur plus de 4 kilomètres, depuis l'île de Nogueira jusqu'au Poço, à une distance de 200 mètres de la côte; sa largeur varie de 20 à 60 mètres. Le talus du récif est à pente très douce vers la mer et à pente presque verticale du côté du rivage. L'espace de 180 à 200 mètres qui sépare le récif du rivage forme le port; on y pénètre par une ouverture située en face de l'embouchure commune du Capibaribe et du Beberibe; sur la droite se trouve la partie la plus large et la plus profonde, qu'on nomme le Poço, mais c'est aussi la moins abritée. Cette digue naturelle, plus ou moins élevée, est recouverte à marée haute, sauf en face de la ville où on aperçoit toujours une portion du sommet, qui avait d'ailleurs été surélevé par les Hollandais à l'époque où ils s'étaient installés sur cette partie de la côte du Brésil.

A l'extrémité de la digue, ils construisirent un fortin qui résista aux outrages des ans et des flots jusqu'à une époque toute récente.

IV. — Recife avec ses 140 ou 160.000 habitants (et peut-être davantage pour la ville proprement dite) est une des cinq plus grandes agglomérations du Brésil (1); elle ressemble à une cité lacustre, car la surface urbaine, gagnée en grande partie sur des lagunes que la mer alimentait autrefois aux

(1) Le Brésil n'a que six villes possédant plus de 100.000 habitants : Rio de Janeiro (plus d'un million), São Paulo (340.000); Bahia (275.000), Para (180.000), Pernambouc (245.000, avec ses faubourgs), Porto Alegre (100.000), Manaus vient ensuite avec 80.000 habitants

hautes eaux, n'est qu'une suite d'îles et presque îles coupées par des canaux ; ils lui ont fait donner jadis le nom de Venise Brésilienne. La ressemblance est toutefois fort lointaine. La ville se divise en trois quartiers principaux : celui de Recife ou de la Langueta (petite langue) situé sur une longue île de sable, sorte d'autre récif parallèle à la côte ; le quartier de São Antonio sur une autre île entre la Langueta et la terre ferme et celui de Boa Vista, sur la terre ferme. Ces trois quartiers sont reliés entre eux par quatre grands ponts,



RECIFE. — Le pont 7 de Septembre et le quartier S. Antonio.

d'autres de bien moindre importance sont jetés sur différents canaux ou des bras du Capibaribe.

Le quartier du Recife est le plus ancien, il date du xvii^e siècle et on y remarque encore nombre de vestiges du séjour des Hollandais ; c'est le plus vivant, le quartier des entrepôts et du commerce. C'est aussi le plus mal bâti et le moins propre, les rues y sont très étroites (sauf celle de Bom Jesus), mal percées et mal orientées, bordées de hautes et vieilles maisons de deux à quatre étages d'un aspect peu engageant, mais présentant quand même un certain caractère d'originalité. Après un intervalle de quinze ans, nous retrouvons cette

partie de la ville où nous avons déjà fait un assez long séjour, absolument telle que nous l'avions laissée; mêmes maisons décrépites et d'apparence minable. Sur les quais de la Langueta, existe toujours un vieil hôtel, tenu par un bon vieux Français M. DeFrance, où l'accueil et le traitement culinaire sont excellents, si les chambres sont peu confortables. (A Pernambuco un bon hôtel manque complètement); mêmes rues aux pavés inégaux et un peu plus disjoints, sillonnées par les mêmes tramways antiques à traction animale. Pas le moindre progrès dans cette partie de la ville.

Ce quartier offre un mouvement continu et une grande activité commerciale. Les affaires s'y traitent un peu partout, les négociants rassemblés au coin d'une rue, sur le trottoir en face d'un café, discutent paisiblement de leurs intérêts. Des négresses passent en fumant leur pipe et portant sur leur tête le *cesto* (corbeille, panier) de rigueur, contenant des fruits divers. Des nègres et des mulâtres, dont le nombre est relativement considérable dans cet État, cheminent au petit trot portant également, mais sur l'épaule et suspendues en balance, deux corbeilles remplies de bananes ou d'ananas, ou bien des fruits de cajú, curieusement suspendus par leurs pédoncules à un morceau de fibre ténu.

Le quartier ou l'île de São Antonio présente presque autant d'animation; c'est le véritable centre de la ville, les rues y sont plus larges, mieux aérées, les habitations mieux construites et aménagées, il y a encore beaucoup de maisons à trois et quatre étages. Ce quartier, dans nombre d'endroits, a gardé l'architecture hollandaise qui se distingue avantagement du style monotone et sans goût des constructions portugaises, il offre quelques places assez vastes, mais insuffisamment garnies d'arbres ou de fleurs; il est relié au Recife par deux ponts superbes; le pont 7 de Setembro, tout en fer, comprenant une large chaussée centrale pour les voitures, et deux allées latérales, puis le pont Buarque de Macedo.

Le quartier de São Antonio semble avoir quelque peu gagné; nous y avons noté de belles et vastes constructions toutes neuves, de grands magasins, des rues élargies, telle

la rua Nova ou Barão da Victoria; le commerce de détail y possède ses plus belles boutiques. C'est dans l'île São Antonio que s'élèvent les principaux édifices de la ville; au bout de la rue 15 de Novembro, le palais du Gouvernement, vaste et ancienne construction qui, par sa forme peu judiciaire, indique qu'il n'a pas été construit pour l'usage auquel on l'a destiné. C'est en effet, comme nombre d'autres, affectés à un usage identique, un ancien collège de Jésuites. A droite, sur une vaste place, se dresse un petit édifice, le Trésor, bâti sur l'emplacement du palais qu'avait fait construire Maurice de Nassau. Plus loin on note le Palais du Congrès qui sort de l'ordinaire, et le Lycée (Gymnasio), l'Ecole de Droit tout à fait récente; de l'autre côté on trouve le Théâtre S. Isabelle, et un vaste marché, la maison de Détention d'un bel aspect et dont l'intérieur ressemble à celui de nos maisons centrales. Une rue, la rue Impériale, par sa longueur et sa rectitude, est à signaler, elle s'étend jusqu'au lointain faubourg des Afogados, C'est également dans le quartier de São Antonio qu'on trouve plusieurs belles églises et d'anciens couvents tout à fait remarquables; la plupart des églises sont des plus intéressantes et diffèrent considérablement de la majeure partie des édifices similaires édifiés au petit bonheur dans d'autres États.

Le quartier de Boa Vista, relié au précédent par le splendide pont de ce nom, de date plus récente, est encore plus gai, plus moderne que celui de São Antonio; les rues et les trottoirs y sont plus larges, les belles constructions plus nombreuses, mais moins souvent surmontées d'un étage. C'est en somme la transition entre la ville proprement dite, et ses agréables faubourgs, Derby, Magdalena, etc., qui s'étendent jusqu'à 5 et 6 kilomètres dans l'intérieur des terres le long du Capibaribe, formant une succession non interrompue de charmantes villas enfouies au milieu de jardins à la flore tropicale. Le seul édifice remarquable de cette partie de la ville, outre les constructions particulières, est le marché du Derby. C'est un vaste et fort beau monument rectangulaire qui a dû coûter un nombre respectable de millions, millions jetés, gaspillés en pure perte, car ce magnifique marché ne

sert absolument à rien. Il est fermé et se dresse isolé au milieu d'une vaste plaine, formant devant lui comme un immense champ de manœuvre. Dans ce faubourg, aux habitations et à la population peu denses, un marché de proportion semblable n'avait aucune raison d'exister. Peut-être plus tard, si d'ici là il n'est pas tombé en ruine, sera-t-il utile lorsque tout le terrain au milieu duquel il est placé, se sera couvert d'habitations serrées.

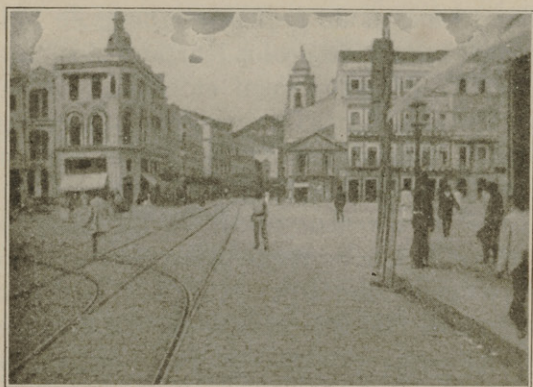
Lorsqu'ils rentrent de ces faubourgs intérieurs, voyageurs et habitants aiment à s'arrêter longuement sur le pont de Boa Vista d'où l'on jouit d'une vue admirable. Au Nord, on découvre la ville et les coteaux pittoresques d'Olinda, au Sud, la rivière Capibaribe, bordée d'une belle végétation, sur laquelle croisent constamment des embarcations longues et étroites chargées de bananes ou d'ananas, des canots et des jangadas.

Recife est sillonnée depuis fort longtemps par un certain nombre de lignes de tramways à traction animale qui desservent les faubourgs les plus éloignés. Ces tramways, qui vont bientôt faire place à des voitures électriques, rapportent de fort beaux dividendes à la Compagnie qui les exploite, car les distances sont fort longues et les Pernambucains n'aiment guère marcher à pied. Au milieu de la ville se trouvent les stations des lignes de Recife à Catanga, 26 kilomètres; de Beberibe et de Olinda, 13 kilomètres, dont les trains plusieurs fois par jour desservent ces centres suburbains, traversant à toute allure les rues des faubourgs excentriques, et à une allure plus modérée en sonnant une cloche, celles de la ville elle-même.

V. — Recife ou Pernambuco, va subir des transformations importantes; des quartiers, surtout celui de Langueta, vont être éventrés par la pioche des démolisseurs, on y percera des avenues, larges et droites, des rues nouvelles qui canalisent vers les quartiers du centre la rafraîchissante brise de la mer. Un architecte français, M. Huguiet, a été chargé d'élaborer le plan des transformations; ce plan est achevé, et les travaux qui doivent modifier et améliorer l'aspect et les conditions de la ville, vont commencer incessamment. Ils

comporteront en outre le pavage des rues, la construction et l'amélioration des canalisations d'égouts.

Nous attirerons à cette occasion l'attention de nos architectes et entrepreneurs sur le champ d'action qui va être ouvert à leur initiative. Là comme à Victoria, il y a d'excellentes affaires à réaliser dans la construction de cités et maisons ouvrières, de villas, d'habitations pour commerçants et employés, par exemple à Campo Grande, et vers les Afogados, banlieues desservies par les lignes de tramways et par chemin de fer. Les terrains, dans ces quartiers, peuvent



RECIFE. — Rue Nova ou Barão da Victoria.

encore être acquis facilement et à bas prix, les pavillons et villas pourraient y être économiquement édifiés et avantageusement loués. La ville s'étend actuellement trop loin, il est nécessaire de la grouper davantage ; le Gouvernement et la Municipalité s'y emploient actuellement.

VI. — La transformation et l'assainissement de la ville et de ses faubourgs seront le complément de travaux en cours d'exécution qui ont pour but de rendre accessible le port intérieur de Recife à tous les grands paquebots, et de faciliter par un outillage moderne leur chargement et déchargement.

D'après le plan adopté, les principaux travaux à exécuter

et soumissionnés par la Société Française E. Bartissol, Dyle Bacalan et la compagnie Extrême-Orient, sont les suivants :

1° Un brise-lames, enraciné à l'extrémité nord des récifs émergents près du phare de Picão et construit sur la ligne des récifs submergés. D'une longueur de 1.147 mètres, ce brise-lames doit s'avancer en mer jusqu'à une profondeur de 9 mètres aux plus basses eaux. — 2° Une jetée en pierre d'une longueur de 798 mètres, partant de l'isthme d'Olinda dans la direction de la mer et se terminant en brise-lames avec une profondeur égale à celle du précédent. — 3° Les quais pour accostage, chargement et déchargement des navires. Un quai pour 10 mètres de profondeur, long de 574 mètres, un autre pour 9 mètres de profondeur aux plus basses eaux, de 60 mètres de développement en alignement courbe et continuation du précédent. Un quai, continuant également les précédents, pour 8 mètres de profondeur, mesurant 1.311 mètres de long, jusqu'à l'extrémité sud du quartier du Recife. — 4° L'exhaussement et la régularisation de l'ancienne muraille sur les récifs émergents et la construction d'une nouvelle muraille jusqu'à l'établissement de bains, direction de l'île Nogueira. — 5° Le dragage général du port jusqu'à une profondeur de 10 mètres aux plus basses eaux. — 6° La construction sur une bande de terrain de 60 mètres de largeur, le long des quais, de sept magasins complètement appareillés, à partir de l'extrémité nord des quais, construction d'édifices pour l'administration et pour le service de santé du port, ainsi que la construction de magasins extérieurs. — 7° L'établissement sur les quais de voies ferrées de la largeur de 1 mètre, et de lignes de grues mues à l'électricité, le pavage et le drainage des rues.

Tous ces travaux, ouvrages et services, dont le coût est évalué à 80 millions de francs ou 49.411 contos (1), doivent être complètement achevés en 1915. Ils sont menés avec activité, et les travaux préparatoires sont achevés.

VII. — Il existe à Pernambouc deux fours où sont incinérées les ordures ménagères de la capitale. Nous sommes con-

(1) On sait que le conto de reis vaut présentement 1750 francs et le milre 1 fr. 75.

vaincu que cette ville, qui malgré ses rues étroites et mal pavées n'est pas du tout désagréable à habiter, deviendra avec l'achèvement des travaux du port, les démolitions que ceux-ci comportent, celles projetées par le gouvernement et l'établissement d'un nouveau réseau d'égouts qui font l'objet de ses préoccupations, une des cités les plus belles et les plus salubres, digne de son climat et de sa magnifique situation géographique.

Trois câbles sous-marins partent de Recife pour l'Europe et pour le sud et le nord du Brésil. La population étrangère habitant Pernambouc compte actuellement avec les Portugais environ dix mille personnes, la ville est très cosmopolite; les Anglais y semblent nombreux.

La situation sanitaire de Recife est excellente; toutefois la zone alluvionnaire et marécageuse qui se trouve à l'extrême sud de la ville vers les quartiers des Afogados et de Remedios, recouverte en nombre d'endroits par l'eau des marées hautes, pourrait être insalubre si les vents constants qui soufflent de la mer ne venaient atténuer les effets de cette mauvaise condition. Toute cette zone qui comprend une partie du faubourg lointain de Remedios, et qui est habitée par la population pauvre vivant dans de misérables habitations, pourrait être facilement assainie.

Presque tout le commerce de l'État se fait par Recife; il possède cependant quelques autres ports, tels que Tamandaré qui offre une profondeur de 8 mètres d'eau et un excellent abri aux grands bâtiments pour lesquels il est d'un accès facile. C'est le meilleur port qui existe entre Pernambouc et Bahia, il ne lui manque pour se développer qu'un bon système de communication avec l'intérieur. Petimbú et Porto de Galinhas, formés par une échancrure dans la ligne de récifs qui longe la côte, Porto Formosó, Guaibú, Itamaraca, sur la côte de l'île de ce nom, toute proche du continent, Goyana, n'ont aucune importance; ils sont d'ailleurs mal abrités et d'un accès difficile.

VIII. — Sous le rapport des voies de communication, l'État de Pernambuco est mieux partagé que les autres États du Nord, quoique ses moyens de circulation et de transports

ne s'étendent guère au delà de la région orientale. Outre les petites lignes suburbaines de Caxanga et de Beberibe que nous avons déjà mentionnées, il est utile de signaler les lignes suivantes :

« Estrada de Ferro do Recife ao São Francisco » va de Recife à Palmares, soit 124 kil. 739; « E. F. Sul de Pernambuco », prolongement de la ligne précédente, de Palmares à Garahuns, soit 146 kil. 420, plus 47 kilomètres de l'embranchement de Glicerio à União, dans l'État d'Alagoas.

La « E. F. Central de Pernambuco », avec 180 kilomètres de parcours de Recife à Antonio Olyntho, qui se font en sept heures de voyage. 50 kilomètres en plus sont en construction d'Olyntho à Pesqueira.

La « E. F. do Recife ao Limoeiro », avec 180 kil. 285 d'extension, y compris deux embranchements, soit 82 kil. 976 de Recife à Limoeiro; 13 kilomètres de Carpina à Nazareth et 84 kil. 240 de l'embranchement de Nazareth à Timbauba et de là à Pilar, dans l'État voisin de Parahyba, au total 260 kilomètres.

Ces diverses lignes sont administrées par la « Great Western of Brazil Railway C^e » qui s'était engagée à opérer la réunion de ces différentes lignes, principalement de la dernière; aussi, avec les voies ferrées actuellement en trafic dans les États voisins de Parahyba et de Rio Grande do Norte, peut-on se rendre en chemin de fer de Maceio (Alagoas) à Natal, capitale du Rio Grande do Norte, soit une distance de 800 kilomètres.

Une dernière ligne dite « Estrada de Ferro de Ribeirão à Bom Destino », qui a 47 kilomètres en exploitation, dessert plus spécialement les grandes usines à sucre de Cucahú et de Ribeirão pour lesquelles elle transporte 45.000 tonnes de canne, 60.000 sacs de sucre et 2.000 barriques d'alcool.

Toutes ces lignes, sauf celles qui servent à relier l'État au Nord et au Sud, sont de construction déjà ancienne; depuis près de vingt ans aucune prolongation, aucune ligne nouvelle n'avait été entreprise.

Il n'existe pas de navigation fluviale sur les rivières de l'État de Pernambuco, qui sont sans valeur réelle; les fleuves

côtiers de la région orientale, parmi lesquels on ne peut guère mentionner que le Goyana, le Capibaribe, l'Ipojuca et le Una, ont un régime très variable, tantôt abondant, tantôt pauvre, suivant les saisons et la quantité de pluie tombée. Le seul grand fleuve de l'État est le rio São Francisco, mais dans la partie qui appartient à Pernambuco il est impraticable par la multiplicité de ses chutes, ce n'est qu'une simple artère de drainage. Ses plus importants affluents pernambucains, le Pajehu, le Flores, le Moxoto et le Jacaré, qui sont des torrents furieux pendant la saison des pluies,



RECIFE. — Le Palais du Congrès et le Lycée sur les bords du Capibaribe.

perdent leurs eaux pendant la saison sèche, tout comme les nombreux autres affluents.

En échange, Pernambuco possède une bonne compagnie de navigation côtière, la « Companhia de Navegação Pernambucana », qui possède de bons vapeurs et maintient deux lignes : celle du Nord, de Recife à Fortaleza, en passant par Parahyba, Natal, Macau, Mossoro et Aracati ; celle du Sud, de Recife à Bahia, par Maceio et Penedo. Cette compagnie fait un voyage mensuel pour Fernando de Noronha et des voyages extraordinaires vers Manaus et Santos.

IX. — Le territoire de Pernambuco se divise en cinquante-neuf municipes ; la population qui est relativement considérable, proportionnellement à la superficie, se masse

pour les neuf dixièmes dans la partie orientale de l'État, qu'il comprend un quart de la surface totale; aussi les villes sont-elles dans cette région nombreuses et peuplées, nous en signalerons quelques-unes :

Olinda, tout d'abord, non parce que cette ville possède une nombreuse population ou parce qu'elle est un centre industriel important, mais parce que c'est l'ancienne capitale de l'État et qu'elle n'est éloignée de Recife que de 6 kilomètres. Olinda est reliée à Recife par un promontoire qui longe le rivage; le rio Beberibe, qui s'étend parallèlement à ce promontoire du côté opposé à l'Océan, lui offrirait, de même que la mer, un moyen de communication facile, s'il n'existait un petit chemin de fer qui fait le trajet plusieurs fois par jour.

Bâtie au xvi^e siècle sur un terrain élevé qui serait le commencement d'une petite chaîne se dirigeant vers l'intérieur, Olinda est aujourd'hui une ville en décadence, dont la population ne dépasse guère 10.000 habitants, mais l'air qu'on y respire est d'une pureté parfaite, si bien qu'un certain nombre de commerçants et de fonctionnaires de Recife y possèdent leurs maisons d'habitation; l'hiver, on y constate encore une certaine animation.

La situation de la ville sur diverses collines permet à chaque maison d'avoir un petit jardin; l'ensemble forme des masses de verdure de l'aspect le plus agréable et le plus pittoresque. Des collines d'Olinda, la vue sur les alentours est tout à fait charmante. D'un côté, on aperçoit le port avec ses nombreux navires, les clochers de ses églises dont les faïences brillent au soleil, et l'œil suit au loin jusqu'à l'île Nogueira, où sont installés les ateliers de la Compagnie française de construction du port, la digue naturelle qui forme le récif proprement dit; on domine l'Océan. De l'autre côté, on découvre le Campo Grande et les plaines assez marécageuses qu'inonde le Beberibe, et, plus loin, le quartier bourgeois de Magdalena dont les jolies habitations sont enfoncées au milieu d'une végétation toute tropicale,

Sauf l'évêché dont elle est le siège et quelques églises, il n'y a pas à Olinda de monuments dignes d'une mention spéciale.

Goyanna, située dans une vaste plaine à 66 kilomètres au nord de Recife, possède 28.000 habitants; elle est riche et commerçante. Les terres environnantes sont généralement productives et de facile culture. Sa principale industrie est la fabrication du sucre et de l'alcool, élaborés par plus de cent usines plus ou moins importantes. Le transport de ses produits s'opère facilement au moyen de *barcaças* ou petites barques à voile; une assez bonne route relie Goyanna à Recife et aux villes intermédiaires. Victoria est un des centres les plus importants de l'État, située à 53 kilomètres de la capitale, à laquelle elle est reliée par le chemin de fer central de Pernambuco sur un terrain irrégulier près de la rive gauche de la rivière Tapacurá; sa population est d'environ 30.000 habitants.

Le commerce y est très actif, elle possède de bons édifices et chaque mois il s'y tient une foire aux bestiaux très fréquentée. Les principaux produits des environs sont : le sucre, le coton, le tabac, un peu de café et les fruits.

X. — Cabo ou Cabo de São Agostinho, du nom du promontoire voisin, s'élève sur les rives du Pirapama, à 35 kilomètres de la capitale et à 12 du littoral; sa population est de 24.000 habitants. C'est un centre agricole très prospère, il existe dans la ville quelques établissements industriels et dans le municpe plus de 145 usines à sucre. Nous devons dire une fois pour toutes, que le plus grand nombre de ces usines, ou *engenhos* suivant le terme local, ne sont que des moulins plus ou moins importants, dont le matériel tout à fait primitif est animé par l'eau ou par quelques animaux, mulets, bœufs ou chevaux; ils n'en produisent pas moins une respectable quantité de sucre. Cabo communique avec Recife par le chemin de fer au São Francisco, et les habitants du littoral peuvent également faire le transport de leurs marchandises par la voie maritime, de même que les habitants des rives du fleuve Ipojuca.

Escada, sur la rive gauche de ce dernier fleuve, à 66 kilomètres de la capitale, est desservie par la même ligne. Sa population est de 22.000 habitants, le climat y est excellent. Les terrains du municpe sont très fertiles et la principale

richesse agricole réside dans les immenses plantations de canne à sucre qui alimentent 120 engenhos divers. Palmares, ville de 15.000 habitants, sur les bords du fleuve Una, est située à 125 kilomètres de Recife à laquelle elle est reliée par le chemin de fer. Dans le municipe se trouvent la Colonie Isabella, colonie d'orphelins créée sous l'Empire, et la colonie Soccorro, situées dans une région d'une grande fertilité. La principale culture est toujours la canne à sucre.

Limoeiro, à 76 kilomètres de la capitale, à laquelle elle est reliée par le chemin de fer de ce nom, a une population qui dépasse 20.000 habitants ; c'est la principale ville de la vallée du Capibaribe, sur la rive gauche duquel elle est édifée, dans une plaine entourée de collines du côté nord. Dans cette région les habitants s'occupent surtout de plantations de coton : c'est, avec l'élevage, leur principale occupation. Dans cette même vallée se trouvent Bom Jardim et Taquaretinga, où l'on cultive également le coton, du manioc, de la canne ; on y fait l'élevage du mouton et des bêtes à cornes. Plus loin, à 211 kilomètres de Recife, se trouve Brejo da Madre de Deus, au milieu d'une vallée montagneuse bien arrosée ; ce municipe est très propre à l'élevage, mais on y cultive surtout le coton, la canne et le manioc.

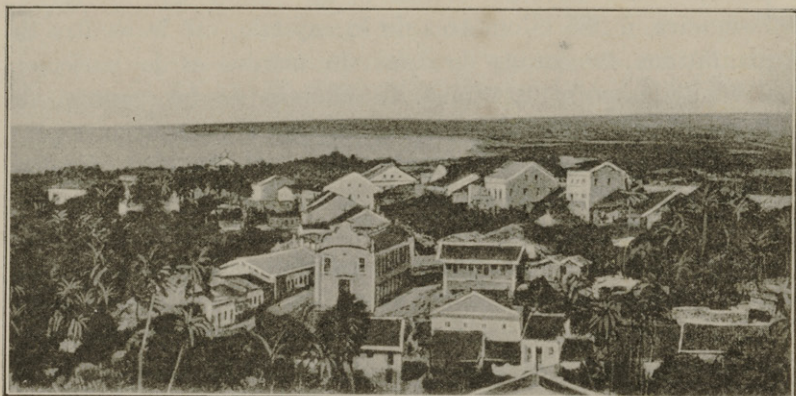
Jaboatão, à 18 kilomètres de Recife, à laquelle elle est unie par le chemin de fer qui se dirige vers l'Ouest, direction de la haute vallée de l'Ipojuca, est une ville de plaisance très fréquentée par les habitants de Pernambouc, en raison de son climat salubre, et de sa situation mi-partie plane, mi-partie accidentée à proximité de la rivière Jabotão.

Caruarú, à 136 kilomètres de la capitale, sur le chemin de fer Central, est le chef-lieu d'un municipe de 55.000 habitants, qui se consacrent à la culture du coton et à l'élevage des bêtes à cornes.

Garanhuns, située au centre d'un plateau, près des sources du rio Mundahú, à 868 mètres au-dessus du niveau de la mer et à 268 kilomètres de Recife, est le point terminus actuel du chemin de fer sud de Pernambuco. Cette ville, chef-lieu d'un district de 25.000 habitants, possède un climat sain et agréable, une végétation splendide et de l'eau abondante.

Le territoire environnant produit toutes les plantes tropicales et il est propre à la culture des céréales du Midi de l'Europe ainsi qu'à l'élevage. En raison de la salubrité de son climat, de sa fertilité et de ses ressources variées, cette région serait éminemment favorable à l'émigration européenne, principalement italienne et espagnole.

Rio Formoso est le chef-lieu d'un municipe riche et prospère qui se trouve situé sur la rive droite du fleuve de ce nom à 101 kilomètres au sud de la capitale avec laquelle elle communique par la voie maritime. Il y existe cent-cinquante engenhos ; c'est un des plus riches districts de l'État



UN COIN D'OLINDA. — Au fond, la ville de Recife.

par ses cultures faciles et plantureuses ; ses forêts abondent en excellents bois de construction et essences tinctoriales, et il y existe aussi de grandes plantations de cocotiers.

Triunfo est la ville la plus éloignée vers l'Ouest ; elle est située à 1.027 mètres d'altitude, sur le mont Baixa Verde, à 555 kilomètres de la capitale. Le climat de cette région est frais et salubre, ses terres d'une grande fertilité sont propres à la production de toutes les céréales et à la culture du café qui y a pris un certain développement. Les habitants de cette région ont plus de facilité à exporter leurs produits par l'État voisin d'Alagoas, Triunfo ne se trouve en effet qu'à 175 kilomètres de Jatoba, le point terminus du

chemin de fer Paulo Affonso, qui, comme on le sait, contourne les cataractes de ce nom pour aboutir à Piranha, point navigable du bas São Francisco.

Au Nord, on trouve encore Iguarassú ou Canoa Grande, petit port à 28 kilomètres de Recife, où, au xvii^e siècle, les Français possédèrent quelques comptoirs; Pão d'Alho, à 45 kilomètres, sur la bifurcation des lignes qui se dirigent l'une sur Limoeiro, l'autre sur Nazareth à 67 kilomètres, et sur Timbauba à 118 kilomètres, deux centres très actifs entourés de plantations de coton et d'usines à sucre. Itambé, à 94 kilomètres au nord de Recife, sur le littoral, passe pour posséder des terrains fertiles et un climat des meilleurs. Pesqueira, à 285 kilomètres de la capitale, est le centre de plantations de coton, de café, de manioc et de haricots; devenu le point terminus du chemin de fer central de Pernambuco, cette ville ne tardera pas à prendre une plus grande importance. Viennent ensuite Gamelleira, Bonito, Serrinhaem, etc., etc.

XI. — Bien que le sol et le climat de Pernambouc soient propres à toutes les cultures, et exigent fort peu de travail pour donner de belles récoltes, il n'y a guère que deux cultures qui soient pratiquées sur une grande échelle, ce sont la canne à sucre et le cotonnier. Les autres cultures, café, cacao, maïs, tabac, manioc, riz, ainsi que l'élevage du bétail, sont comparativement peu importantes et suffisent à peine à la consommation locale. En général, l'agriculture se trouve dans un état tout à fait primitif, la grande fertilité naturelle du sol n'incite pas le travailleur à beaucoup d'efforts, et ensuite on manque aussi un peu de bras, car une grande partie de ceux qui sont disponibles sont employés à la culture de la canne. En effet, à côté des divers travailleurs de plantations, il existe encore une catégorie d'agriculteurs qu'on nomme les *lavradores* : ces derniers sont des sortes de métayers, qui cultivent la canne, mais comme ils ne possèdent pas de moulins, ils conduisent leur récolte à l'usine centrale qui leur paie un prix convenu pour chaque tonne de canne, ou qui garde pour elle la moitié du sucre extrait, remet l'autre moitié au lavradore, qui est libre alors de le

porter au marché ou de le vendre au propriétaire de l'usine. Il va sans dire que le lavradore reste toujours sous la dépendance de l'usinier.

Une autre catégorie de travailleurs, mais relativement peu stables, ni actifs ni disciplinés, sont les *moradores*, dans la zone du sertão ou la région intermédiaire ; ce sont des individus auxquels les propriétaires de vastes domaines donnent la permission de se construire une habitation et de cultiver un coin de terre de leurs propriétés, ce qui leur procure l'avantage d'avoir sous la main, en cas de besoin, un certain nombre d'ouvriers ; ils ne leur donnent pas toujours, il est vrai, de grandes satisfactions.

Ce sont ces populations ignorantes et indolentes qui font qu'en général dans l'intérieur de Pernambuco, comme dans la plupart des autres États, l'agriculture n'a, depuis de longues années, reçu aucun perfectionnement. Et cependant, depuis quelque temps on cherche bien à l'améliorer ; certaines municipalités tiennent à la disposition des agriculteurs de leur ressort un matériel agricole des modèles les plus pratiques et les plus récents. Ce matériel est disposé dans des locaux spéciaux et des démonstrations pratiques en sont faites. Malgré cela, encore, c'est avec beaucoup de difficultés et de lenteur que les innovations sont pratiquées. Toutefois, nous avons pu nous rendre compte que les relations commerciales ou sociales avec d'autres agriculteurs, soucieux du progrès, commencent à produire leur effet.

XII. — Pernambuco est le plus grand producteur de sucre du Brésil ; cette industrie fut très prospère pendant de longues années à cause des hauts prix atteints par le sucre ; ce fut l'époque où l'on réalisa dans l'État d'importants travaux, principalement la construction de différents tronçons de chemins de fer, destinés à desservir les zones sucrières. Les procédés employés dans la culture et dans la fabrication étant rudimentaires, le gouvernement favorisa la construction d'usines centrales munies de machines perfectionnées, dont le plus grand nombre furent introduites et installées par des Français, en accordant à des Sociétés anonymes une garantie d'intérêt de 6 à 7 p. 100 sur le capital employé.

Puis, comme il arrive toujours en pays de monoculture, vint l'époque des vaches maigres, la baisse du prix du sucre amena une crise prolongée; elle dure depuis quelques années, diminuant ainsi les ressources budgétaires de l'État, qui en est réduit au régime des grandes économies.

Les vrais planteurs pernambucains ne manquent pas d'initiative et ils savent prendre d'eux-mêmes et à propos des résolutions rapides. Le remède à cette crise étant dans un plus grand rendement et des procédés de fabrication moins coûteux, les grands propriétaires n'hésitèrent pas à modifier leurs installations; ils n'ont plus aujourd'hui aucun préjugé en faveur de telle ou telle méthode particulière: quelques-uns des perfectionnements proposés sont du reste d'une utilité si évidente qu'ils sont adoptés aussitôt que connus. Malgré tout, ces planteurs modernes ne sont encore que la grande minorité; il n'y a actuellement dans l'État de Pernambuco que quarante-six usines possédant un matériel et des machines modernes à des degrés différents, il est vrai que leur puissance de production est considérable. Plus des trois quarts de ces usines sont montées avec un capital variant de 500.000 à 2.500.000 francs.

Il existe, en outre, plus de 1.500 autres usines ou engenhos, ce sont en général de lourdes bâtisses carrées à un étage, couvertes en tuiles, à l'outillage rudimentaire; car, tandis que la canne renferme de 13 à 16 p. 100 de sucre, ces moulins ou usines qu'on appelle des *bangués* n'en retirent guère que 5 à 6 p. 100. Malgré leurs procédés défectueux, ces fabriques de sucre et d'alcool produisent 97 millions de kilos de sucre et 19 millions de litres d'alcool et de cachaça (eau-de-vie de canne) dont la plus grande partie est consommée dans l'État (1). Ce sont surtout les grandes usines qui travaillent pour l'exportation; la valeur de la production totale de ces usines est de 28.033 contos, soit 45.123.130 francs. On exporte vers les États-Unis, l'Angleterre, l'Argentine, Anvers et Brême, des sucres des qualités dites *Demerara*, *bruts* et *retame*; en 1909, la quantité exportée fut de 54.632 tonnes, d'une valeur d'environ 12.600.000 francs.

(1) Le Brésil consomme, à lui seul, 300.000 tonnes de sucre par an.

XIII. — La culture de la canne à sucre à Pernambuco est surtout pratiquée dans la zone littorale jusqu'à 75 et 150 kilomètres de la côte, suivant les régions. Cette zone orientale présente des lignes de collines de 150 à 200 mètres d'altitude, entre lesquelles serpentent de petites rivières qui ont de l'eau toute l'année. Ces conditions sont particulièrement favorables pour la canne à sucre qui exige un terrain frais, suffisamment arrosé. On la plante dans le fond des vallées et jusqu'à mi-hauteur des collines dont les sommets sont cou-



Plantation de canne à sucre.

ronnés de forêts ou plutôt de taillis, d'où les gros arbres ont presque complètement disparu. Les plantations s'étendent sur des centaines et très souvent sur plusieurs milliers d'hectares.

On sait que la canne à sucre est une graminée qui peut atteindre 8 mètres; elle croît toujours en touffes, comprenant un nombre plus ou moins grand d'individus ou tiges qui se terminent par des feuilles alternées. Il faut en moyenne de douze à dix-huit mois, suivant les terrains, pour que la canne arrive à maturité et soit à point pour être broyée.

Comme c'est une graminée vivace, elle se reproduit d'elle-même par repousses après avoir été coupée, et cela pendant plusieurs années; la canne de repousse arrive à maturité au bout de onze à treize mois.

La canne se reproduit de trois manières différentes; au moyen des graines que porte la flèche de la canne; au moyen de fragments de tiges, de trois ou quatre entrenœuds; au moyen de boutures tirées de l'extrémité supérieure de la plante, lesquelles prennent très rapidement racine. La canne obtenue par semis demande beaucoup plus de temps pour mûrir; la plantation s'effectue à des époques différentes, suivant les régions; dans certaines localités de Pernambuco, on peut planter à deux époques, de janvier à mars et de juillet à décembre.

On a obtenu par semis d'innombrables variétés de canne à sucre, dont quarante-deux ont été expérimentées au Brésil. Comme la canne est une plante très forte, elle exige pour prospérer et fournir une proportion élevée de sucre, un sol profond contenant suffisamment d'humus, de chaux, d'argile et de sable. Le choix de la variété de canne est en outre important. Il ne suffit pas que le terrain soit fertile et qu'il porte des cannes vigoureuses et de haute taille, il faut que celles-ci contiennent beaucoup de sucre et que son extraction ne soit pas trop coûteuse. Le meilleur sol est, par conséquent, celui qui est riche en humus et relativement pauvre en sels alcalins. Les terrains argileux satisfont à la première condition, mais non à la seconde. La canne y vient bien, en belles touffes, mais elle est aqueuse, renferme peu de sucre, et celui-ci exige pour sa complète cristallisation beaucoup de temps et de combustible, c'est-à-dire plus de frais; enfin, la proportion de mélasse y est considérable.

Les terrains sablonneux produisent, en général, des cannes à jus très sucré, se transformant rapidement en sucre, mais le rendement par hectare est très réduit, car la plante est de petite taille et les touffes peu fournies. Les terrains calcaires sont ceux qui conviennent le mieux à la canne, elle y pousse très vigoureuse, son jus est riche en sucre et peu saturé d'autres matières étrangères. Les terrains de plan-

tation épuisés doivent être additionnés d'engrais artificiel ou d'écurie, la chaux augmente le rendement de 15 p. 100 : le rendement s'améliore encore si on mélange l'engrais artificiel et l'engrais d'écurie, d'après des expériences faites à Hawaï où cette culture est pratiquée par des procédés très rationnels.

XIV. — Au Brésil, et notamment à Pernambuco qui nous occupe, nous avons pu nous rendre compte que la culture de la canne est loin d'arrièvr au degré de perfection qu'elle a atteint en d'autres pays. Pernambuco possède pourtant les conditions naturelles les plus favorables ; c'est à cette culture, la plus ancienne de toutes dans l'État, qu'il doit les premiers éléments de sa prospérité et de sa civilisation. La routine domine encore partout, en général ; on y ignore l'art de tirer de la terre la plus forte somme de produits possible avec la moindre dépense. La raison en est que les grands planteurs occupent un certain nombre d'ouvriers nationaux, des colons, hommes de toute origine et de couleur, car ces derniers sont nombreux à Pernambuco ; ces colons reçoivent une maison, généralement une mauvaise mesure, un lot de terrain où ils peuvent cultiver ce qui leur convient pour leur nourriture, et un ou plusieurs hectares de canne à planter, cultiver et récolter. Comme nous l'avons dit, cette canne leur est payée par les propriétaires à raison de tant par tonne. Ces ouvriers, grossiers et ignorants, continuent à employer les procédés qu'employaient leurs pères ; ils laissent la terre se charger à peu près seule de faire tout le travail, se bornant à quelques soins indispensables ; l'époque venue, ils récoltent et c'est tout.

Dans les terrains nouveaux, que ces ouvriers préfèrent, on peut récolter sur un hectare de plantations, avec à peine quelques correctifs, 100.000 kilos de canne, sans compter le rendement des légumineuses qu'on plante dans les intervalles pendant les premiers mois. Un travailleur actif peut s'occuper de 2 hectares au moins, plantés en canne à sucre, laquelle lui est payée de 8 à 10 milreis la tonne. Le rendement à l'hectare varie suivant le terrain et la variété de la canne employée ; il arrive qu'une de ces dernières produise 80.000 kilos à l'hec-

faire dans un sol et seulement 56.000 dans un autre. D'après les expériences qui ont été faites sur chacune des variétés croissant au Brésil, nous en avons noté dix dont les rendements sont les plus importants; ce sont les variétés suivantes :

	Kilos.		Kilos.
1 Rajada.	132.490	6 Bourbon.	77.161
2 Mapon rouge.	117.294	7 Rose	75.867
3 Bois rouge.	93.127	8 Tamarin.	73.004
4 Tiambo	85.601	9 Petite Cayenne . . .	71.152
5 Louisier Maurice. . .	83.256	10 Port Mackay.	68.554

Ces résultats avantageux sont obtenus lorsque le terrain est convenablement préparé et qu'on a pu s'y servir de la charrue ou d'autres machines perfectionnées. Toutefois, en raison de la différence de rendement suivant la nature du terrain, la moyenne de production de la canne par hectare ne doit pas être dans son ensemble évaluée à plus de 60.000 kilos. Celle-ci est de 40.000 pour les plantations de São Paulo.

Il ne faut pas oublier que les cannes de plus grand rendement à l'hectare ne sont pas celles qui donnent le plus de sucre, et par conséquent celles qui sont le plus cultivées. La récolte se fait de septembre à avril.

XV. — Si la culture de la canne à sucre est encore faite à Pernambuco sauf quelques exceptions, dans des conditions antiéconomiques, il en est de même, quoique en moindre proportion, dans l'industrie sucrière, où on ne retire pas de la canne la proportion de sucre maximum qu'on obtient à la Louisiane, à Cuba et à Hawaï. Tout le sucre n'en est pas extrait et on en perd souvent plus de la moitié; il résulte une augmentation du prix de revient. Même dans les usines bien montées de Pernambuco, la moyenne de l'extraction du sucre, en deux jets, ne dépasse pas 7,5 p. 100. Dans les usines moins importantes et dans les moulins nommés *banquês*, les plus nombreux, le rendement en sucre descend à 6 et à 5,5 p. 100 quand la teneur est de 14 à 16 p. 100.

Depuis quelque temps, heureusement, les intéressés se préoccupent de cette situation et reconnaissent la nécessité de suivre l'exemple d'autres pays qui, avec moins de res-

sources naturelles, obtiennent de la canne à sucre un rendement presque double.

Pour remédier à la crise amenée par le bas prix du sucre, il faut en produire plus et meilleur marché, en améliorant les méthodes de culture et les procédés de fabrication, produire beaucoup, par des méthodes perfectionnées, de manière que le prix de revient de la même production soit le moindre possible, en remplaçant les bras par la machine. Étant données les conditions d'extrême ferti-



Récolte de la canne à sucre.

lité du sol, les circonstances favorables du climat, et le prix peu élevé de la main-d'œuvre, les sucres de Pernambuco pourront alors pénétrer sur tous les marchés sans craindre la concurrence.

La production totale du sucre à Pernambuco ne peut être très exactement évaluée, car elle varie énormément suivant que les conditions atmosphériques lui ont été plus ou moins favorables. On peut toutefois se baser sur les chiffres des sorties de ces cinq dernières années ; ils varient entre 2.000.000 et 2.500.000 sacs de 60 kilos, descendant parfois à 1 million

600.000 sacs, auxquels s'ajoute le sucre consommé par l'Etat.

En plus de la production du sucre, il faut compter celle de l'alcool et surtout de l'eau-de-vie ou cachaça, qui est très importante, comme nous l'avons vu, sans compter ce qui se consomme sur place.

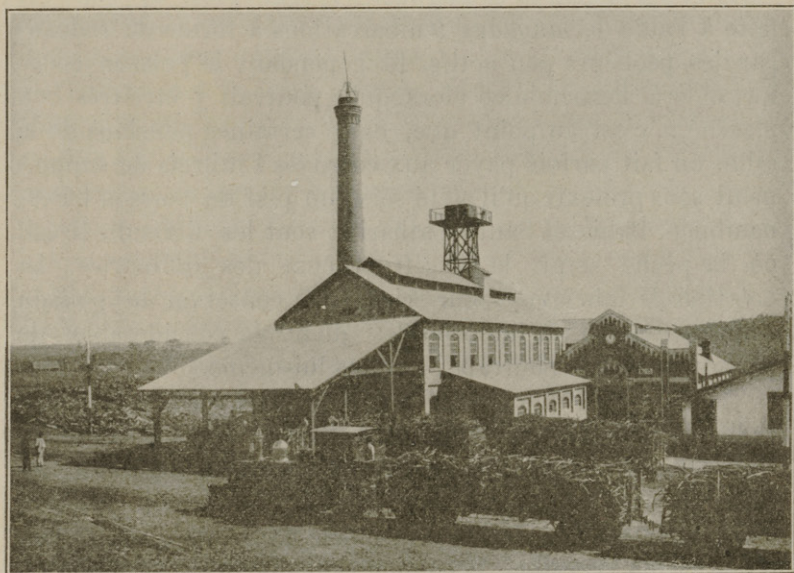
XVI. — Le coton de Pernambuco est également fort renommé, et fait l'objet de grandes cultures, qui pourraient encore être bien développées. Il est planté et récolté en majeure partie dans le nord de l'État et dans l'intérieur, au delà de la région occupée par les plantations de canne à sucre. La récolte commence en septembre ; les expéditions ont lieu en balles de 75 à 80 kilos, soit par chemin de fer, soit à dos de mulet, pour gagner un port de la côte, jusqu'en février. Ce coton est très propre, avec une fibre nerveuse, longue et soyeuse. Cette culture pourrait prendre plus d'extension car ses produits sont très recherchés non seulement par les manufactures établies au Brésil, qui consomment plus de 40.000 tonnes de coton du pays, mais aussi par les marchés européens. Pernambuco exporte annuellement près de 12.000.000 de kilos de coton d'une valeur de 11.935 contos.

L'industrie des filés et tissés de coton a naturellement pris une certaine importance dans cet État, où existe la matière première en abondance. Huit filatures, représentant ensemble un capital de 19.240 contos, se sont fondées à Recife, et une dans les quatre centres suivants : à Camaragibe, Goyanna, Torre, et Apipucos. La valeur de la production de ces filatures s'élève à 9.814 contos.

D'autres cultures, telles que celles du café, du cacao, du tabac seraient susceptibles d'un bon rendement si elles étaient convenablement pratiquées. Le ver à soie surtout pourrait être introduit avec succès et profit.

XVII. — Le budget de l'État de Pernambuco, présentement réduit à un sévère régime d'économies, s'équilibre autour de 11.000 contos recettes et dépenses. La Dette Publique s'élevait à la fin de 1911 à 61.509 contos, se divisant ainsi : Dette Interne 22.369 contos ; Dette Externe 37.877 contos ; plus une dette flottante de 1.263 contos. La valeur des

exportations de l'État s'élève à près de 40.000 contos par an ; les importations à 30.000 contos, également en chiffres ronds. Les principaux articles importés par Pernambuco sont : le poisson salé, la viande séchée, l'huile d'olive, le riz, le café, la houille, le ciment, la bière, la farine, le pétrole, le beurre, le lard, la graisse, les pommes de terre,



Une usine à sucre modèle.

vins et liqueurs, les produits manufacturés, la quincaillerie et les articles de modes, etc.

Dans l'intérieur de l'État, on récolte encore pour l'exportation les fibres de piassaba, la cire végétale, le miel sauvage, les gommes, les écorces à tan, les plantes tinctoriales et médicinales et les bois d'ébénisterie ; tous ces articles n'atteignent du reste qu'une valeur relativement peu élevée.

Mais il est deux industries, aujourd'hui absolument négligées, qui pourraient prendre à Pernambuco une très grande importance : ce sont la pêche et le commerce des fruits.

XVIII. — La pêche devrait être depuis longtemps une

industrie prospère car les côtes de Pernambuco sont fréquentées par un grand nombre de poissons des plus délicats, parmi lesquels le cavalla, le muge (*Mugil brasiliensis*), le robalo, (*Centropomus*), le garoupa (*Epinephetus*), le badejo, (*Rhipticus*), le bijupira (*Elacates*), la pescada (*Otolithus*), etc., etc.; plus une quantité de crustacés, dont la grande crevette et des homards et langoustes magnifiques. La pêche est faite à l'aide de *jangadas* (embarcations à forme de radeau) par des pêcheurs peu actifs. Et cependant le poisson coûte fort cher à Pernambuco alors qu'il pourrait y être très bon marché; c'est au point que, dans certaines pensions de la ville, on fait parfois payer aux convives 1 milreis de supplément sous prétexte qu'il a été servi un plat de poisson! Pernambuco, Bahia et Santa Catharina sont les États du Brésil où la pêche serait la plus fructueuse des industries. La création de fabriques pour sécher ou conserver le poisson s'impose, car l'État importe des quantités considérables de poisson sec qu'il pourrait produire lui-même.

XIX. — Nul État, sauf Bahia et Maranhão, n'est plus riche en variétés de fruits recherchés, que Pernambuco. Outre une multitude de fruits plus ou moins utilisés tellement ils sont nombreux, on y trouve : l'abricotier du Para, deux variétés, l'une de la dimension d'une orange et l'autre d'une prune; l'orange; la pomme cannelle, nommée *pinha* ou *ata*, fruit de la grosseur du poing, à la chair parfumée, blanche et molle; l'acajou (rien de commun avec l'arbre de ce nom), fruit charnu de l'apparence d'une poire terminée par une châtaigne d'un goût très fin, qui s'emploie en confiserie, tandis que le pédoncule, qui s'hypertrophie, contient une pulpe gorgée d'un jus acide à saveur agréable, avec lequel on prépare une liqueur dite vin de cajú; le cherimolier, presque identique à la pomme cannelle; le genipapo, le cambuazeiro, le carambolier, le pitanga ou cerise carrée, la goyave, la mangue, l'avocat ou abacate, fruit savoureux et nutritif, dont la pulpe pilée avec du sucre est absolument délicieuse. Tous ces fruits, et d'autres encore, nous ne pouvons que les signaler pour mémoire, car à part quelques-uns, ils ne sont guère appelés à faire l'objet d'un grand com-

merce en Europe en raison de leur difficile conservation ; mais que dire de l'ananas abacaxi (abacachi) et de la banane !

Tout le monde connaît, tout au moins de réputation l'ananas, qui est un des fruits les plus généralement renommés, il est délicieux à l'état naturel ; il est ordinairement consommé en Europe en conserves, recherchées à défaut du fruit lui-même. On peut en extraire une eau-de-vie exquise par la distillation, et cependant ce fruit sauvage doit s'effacer devant son frère cultivé, l'abacaxi. Il y a à Pernambuco, où les ananas sont les plus estimés, trois variétés d'ananas cultivés, appelés abacaxis. L'une a le fruit blanc et les feuilles ne sont pas en dents de scie, une autre a le fruit couleur de pourpre et les feuilles épineuses, la troisième est blanche et épineuse. La plus répandue est la seconde, très colorée et volumineuse.

La saveur de ces variétés est de beaucoup supérieure à celle de l'espèce ordinaire connue sous le nom d'ananas et que les Brésiliens nomment aussi *pinha*. Ceux qui n'ont jamais goûté que l'ananas mollasse et tant soit peu filandreux qu'on vend en Europe à un prix exorbitant variant de 4 à 8 et 10 francs ne peuvent s'imaginer ce qu'est un abacaxi mûri sur la plante, pelé sur place à l'aide d'un canif ou d'un mauvais couteau et dans lequel on mord à belles dents. Cette façon de manger n'est certainement pas très distinguée, le jus sucré et ambré coule entre les doigts, ce qui est regrettable. Il faut avoir soin de se pencher pour ne pas se salir avec cette chose délicieuse qui ruisselle ; en revanche, on déguste un mets, on jouit de la saveur nouvelle et unique d'un fruit sans doute impossible à trouver, du moins dans cet état, sur les tables les plus élégantes d'Europe. L'abacaxi se distingue de l'ananas par une pulpe jaunâtre qui se dissout complètement dans la bouche, fondant comme un bonbon, sans laisser de résidu fibreux ; et aussi par un goût plus crémeux, par un arôme qui ne se rencontre pas chez les fruits à moitié gâtés que nous voyons chez nos marchands de primeurs.

Le Brésil exporte depuis quelques années des ananas, mais uniquement pour la République Argentine et le Chili, qui en ont reçu l'année dernière plus de 350.000 kilos. Ces fruits

viennent de la région de Rio de Janeiro et de la région de Boituva, dans l'État de São Paulo, où existent de vastes plantations. Mais ces ananas qui se vendent au cent dans ces États à raison de 300 reis, soit 0 fr. 50 pièce, ne valent pas encore les abacaxis de Pernambuco. Ces derniers arrivent des plantations de l'intérieur sur des barques longues et étroites d'une contenance approximative de deux tonnes; ces barques descendent le Capibaribe ou le Beberibe et viennent accoster sur les quais du quartier de l'île São Antonio. Les abacaxis sont déchargés sur les quais mêmes, où ils forment des tas énormes. C'est là que viennent s'approvisionner les vendeurs de toutes couleurs et catégories, qui remplissent leurs corbeilles à raison de 100 à 200 reis (0 fr. 15 à 0 fr. 35). On en fait sur place une consommation considérable. Il est vexant de penser que nous payons 4, 6 et 10 francs des fruits qui pourraient nous être procurés de meilleure qualité à raison de 0 fr. 85 à 1 franc, en laissant encore un beau bénéfice au vendeur, si quelques maisons se montaient pour en faire l'exportation.

Pris en gros les abacaxis ne coûteraient jamais plus de 100 reis pièce (0 fr. 16) et souvent moins si la culture en était entreprise sur une grande échelle, ce qui n'est pas encore le cas. Ce fruit mûrit en 9 ou 10 mois et on peut en planter 3 à 4.000 pieds par hectare; deux ordres de considérations s'étaient jusqu'alors opposés au développement de la vente des abacaxis et des bananes de Pernambuco en Europe et principalement en France : les difficultés de transport et le défaut de méthode dans la production. Le premier inconvénient, en ce qui concerne les transports maritimes, a été tout dernièrement atténué; après des pourparlers avec le gouvernement brésilien, les compagnies de navigation ont fait procéder à bord de leurs navires à des installations frigorifiques pouvant permettre le transport des fruits dans de bonnes conditions; en outre, ces compagnies, dont les Messageries Maritimes, ont accordé des tarifs de transport très avantageux (32 fr. par m. c.).

Les producteurs brésiliens ne connaissent pas encore la valeur d'un bon emballage pour les fruits; convenablement

protégés, non seulement l'abacaxi, mais des fruits plus délicats peuvent être transportés à de longues distances. La culture des divers fruits n'est pas du tout organisée à Pernambuco, les cultivateurs se bornent à planter les arbres au hasard, se fiant, pour obtenir une cueillette abondante, à l'extraordinaire fertilité du sol. Aucune sélection n'est opérée, et les fruits arrivant tous ensemble à maturité sont perdus pour la plus



RECIFE. — Les ananas-abacaxis sur les quais du quartier São Antonio.

grande partie. Dans cet État, où la température est toujours égale, on peut faire alterner les récoltes et obtenir ainsi des fruits toute l'année (1).

XX. — La banane devrait également faire, à Pernambuco, l'objet de plantations rationnelles; en raison de la proximité

(1) Cf. *Les Grandes Antilles*, par D. BELLET, p. 77 et suiv.; et : *Les Petites Antilles*, par P. CHEMIN-DUPONTÈS, p. 306 et suiv. (Librairie Orientale et Américaine, E. Guilmoto, Editeur).

relative de l'Europe et des nouvelles facilités de transports, le placement en serait certain et avantageux. On sait quelle importance a pris le commerce des bananes en Angleterre et dans l'Amérique du Nord. Il n'y a pas vingt ans, la banane était un fruit presque inconnu dans le nord de l'Europe et même aux États-Unis. Or, aujourd'hui, le chiffre des *régimes* ou grappes de ce fruit tropical, consommés dans les principales villes, s'élève à : 13 millions pour New-York ; 3.500.000 pour Londres ; 1.700.000 pour Berlin et Hambourg, et seulement 5 à 600.000 pour Paris, où la banane est encore d'un prix trop élevé.

Aux États-Unis et même en Angleterre, grâce à la propagande des intermédiaires anglais et à la diminution graduelle des prix dans les maisons de détail, la banane est entrée en concurrence avec les fruits du pays, surtout la banane *maçam* (la banane-pomme) qui est très bon marché. Il semble en outre que ce goût de plus en plus grand pour la banane soit justifié par les données que nous fournit la science sur sa valeur comestible. En effet, nous trouvons dans le *Naturopath* l'analyse suivante de la banane au point de vue nutritif, par le D^r Max Makowski :

Albumine	4 3/4 %	Hydrocarbure . . .	19 1/2 %
Sel alimentaire . . .	1 3/4 %	Cellulose et eau . .	74 %

D'où la conclusion qu'on pourrait vivre exclusivement de bananes, de pain et de beurre, le corps humain trouvant dans ces substances tous les éléments nécessaires à son développement.

Les bananes consommées en Europe viennent ordinairement des Canaries, alors qu'elles pourraient être fournies également par les colonies françaises de la côte occidentale d'Afrique. Aux États-Unis les bananes sont importées des Antilles, mais surtout de Costa-Rica et du sud de Panama, où une puissante compagnie, la *United Fruits*, possède d'immenses plantations desservies par des voies ferrées particulières (1). Chaque semaine quatre ou cinq navires appartenant à cette société chargent en moyenne 30.000 régimes chacun.

(1) Cf. *Les Richesses de l'Amérique Centrale*, par D. PECTOR, p. 160 et suiv. (Librairie Orientale et Américaine, E. Guilmoto, Editeur)

La culture de la banane est une des plus faciles qui soient, elle peut être accessoire et servir pour donner de l'ombre au cacaoyer. On sait que le bananier est une plante herbacée de 3 à 4 mètres de haut portant des fruits une seule fois pour mourir ensuite. La plante se reproduit par des drageons qu'émet sa tige souterraine, on obtient ainsi successivement des touffes de bananiers. Le bananier ne fructifie qu'au bout de neuf mois à un an, mais il donne des fruits à n'importe quelle époque de l'année. Il existe d'innombrables variétés de bananiers se groupant autour de trois espèces. Au Brésil, le bananier ne fait l'objet de grandes plantations que sur le littoral sud; aux environs de Santos, de Paranagua et de Florianopolis, qui exportent seulement pour la République Argentine plusieurs millions de *cachos* (régimes). Les variétés les plus cultivées et les plus appréciées sont : la banane de oiro (d'or), la banane maçam (pomme); le *musa chenensis*, appelé bananier nain, porte un régime énorme quoique de tige peu élevée.

Si l'on considère qu'un *cacho* ou régime de banane portant de cent à deux cents fruits et plus, et pesant parfois 50 kilos, se vend dans le sud du Brésil de 0 fr. 75 à 1 fr. 50, prix qu'il n'atteindrait pas à Pernambuco si de grandes plantations en étaient faites, on se rendra compte des bénéfices qu'on peut tirer de ce produit en le comparant aux prix de vente à Paris. Là, en effet, nous payons une banane 0 fr. 10, 0 fr. 15 et 0 fr. 25, suivant qualité, tandis qu'à Pernambuco elle reviendrait à moins de 0 fr. 01 (prix de Paranagua et de Santos). Si des expéditions nombreuses nous étaient faites de ce port, la population parisienne, qui ne mange que les bananes à bas prix et ignore ce qu'est une vraie banane, ne paierait pas plus de 0 fr. 05 à 0 fr. 07 la banane la plus belle et la consommation en serait d'autant plus considérable que le fruit serait plus apprécié.

Une entreprise qui se chargerait de faire la culture et l'exportation en grand des bananes serait certaine de réaliser de gros profits, à l'exemple des sociétés anglaises de la Jamaïque et de celles de l'Amérique Centrale. En dehors de la vente des fruits, qui se placent également secs, on peut en

extraire facilement une farine naturelle dite farine de banane, recherchée en Angleterre, où elle se paie 45 à 55 francs les 50 kilos, quantité qui peut être fournie par dix bananiers, en comptant un régime par arbre. Plantés à raison de 2 mètres d'intervalle de chaque côté, un hectare contient deux cent cinquante bananiers, qui, comme on l'a vu, laissent de fort jolis bénéfices.

La culture des fruits peut être pour les agriculteurs de Pernambuco une source de revenus complémentaires, mais nous sommes convaincu qu'il y a beaucoup plus d'avantages à constituer une société sérieuse ; celle-ci organiserait scientifiquement la production en grand des fruits divers, surtout des abacaxis et des bananes, les premiers pour les États-Unis, où ils font l'objet de demandes constantes ; les derniers pour l'Europe.

Il ne fait aucun doute que de pareilles entreprises donnent des résultats excellents, l'exemple de ce qui a été fait à cet égard à Panama, à Costa Rica et dans les Antilles anglaises, Barbade, Trinidad et Jamaïque, montre ce qu'il serait possible de réaliser dans cet ordre d'idées.

Pour encourager la production et l'exportation des fruits, le Gouvernement brésilien a décrété la création de primes d'une valeur respective de 10, 5, 3 et 2 contos de reis, soit : 16.800 fr. ; 8.400, fr. ; 5.000 fr. ; 3.300 fr. qui seront attribuées à quiconque justifiera de la plus grande exportation de fruits en bonnes conditions pendant la période 1910, la quantité exportée ne devant pas être inférieure à 50 tonnes.

Espérons que lorsque seront achevés les travaux du port de Pernambuco, le port le plus rapproché de l'Europe, la culture des abacaxis et des bananes prendra un très grand développement, et que cet État pourra d'ici peu approvisionner largement les marchés européens de ces deux fruits.

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

EDM. J. P. BURON

Les Richesses du Canada. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie Française. *Troisième édition, revue.* Un volume in-8°, avec trois cartes, broché 7 50

WARRINGTON DAWSON

Le Nègre aux États-Unis. Préface de M. PAUL ADAM. Un volume in-8° écu, broché 5 »

C^{TE} MAURICE DE PÉRIGNY

Les États-Unis du Mexique. Préface de M. MARCEL DUBOIS, Professeur de Géographie Coloniale à la Sorbonne. Un volume in-8°, avec carte hors texte, broché 5 50

DÉSIRÉ PECTOR

*Conseiller du Commerce extérieur,
Consul général en France du Nicaragua et du Honduras.*

Les Richesses de l'Amérique centrale. Guatémala, Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica (2^e édition). Un volume in-8°, avec carte, broché 7 50

« The author is man of affairs and well acquainted with the regions which he describes. The treatment is practical and to a large extent popular.... This book accomplishes its main purpose and provides a mine of information. »
(*The Geographical Journal*, Londres.)

LOUIS CASABONA

São Paulo du Brésil. Notes d'un Colon français. Un volume in-16, illustré, broché 3 »

HENRY ROLLIN

Enseigne de vaisseau.

Marine de Guerre et Défense nationale. Préface de M. le Vice-Amiral Besson. (*Bibliothèque des Amis de la Marine.*) Un fort volume in-8° écu, broché 4 50

MARCEL BRUNET

La Brèche Maritime Allemande dans l'Empire Colonial Anglais. Préface de M. MARCEL DUBOIS, Professeur à la Sorbonne. (*Bibliothèque des Amis de la Marine.*) Un volume in-8° écu, broché 3 50
